RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

LE
PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE
EN LORRAINE ET EN ALSACE

(7-11 DÉCEMBRE 1918)



PARIS
IMPRIMERIE NATIONALE

MDCCCCXIX

LE

PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

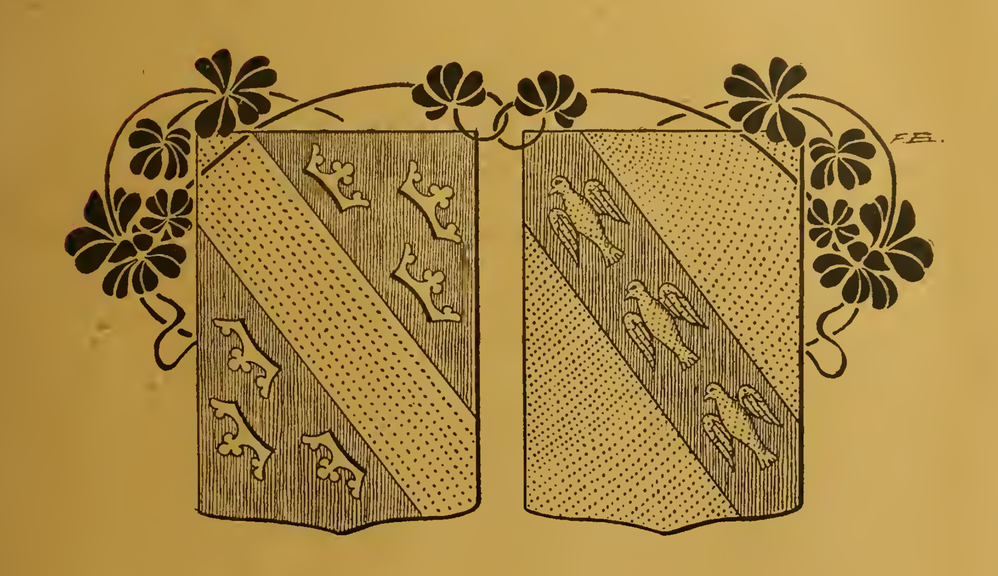
EN LORRAINE ET EN ALSACE

(7-11 DÉCEMBRE 1918)

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE EN LORRAINE ET EN ALSACE

(7-11 DÉCEMBRE 1918)



PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

MDCCCCXIX



STRASBOURG. -Le drapeau français flotte
sur la cathédrale.



La Lorraine & l'Alsace viennent de fêter, en d'inoubliables journées, leur retour à la mère-patrie. Non contentes d'avoir acclamé l'entrée des glorieux soldats auxquels elles doivent leur délivrance, elles se sont de nouveau parées pour recevoir les Représentants officiels de la Nation française.

Oubliant — pendant quelques heures — les tourments d'une longue servitude, elles ont spontanément donné à leur joie la forme du plus éclatant plébiscite. A Metz, à Strasbourg, à Colmar, à Mulhouse, pour ne parler que de ces grandes cités, d'enthousiastes manifestations ont eu lieu, dont l'écho vibre encore dans tous les cœurs. Aussi bien la plume est-elle impuissante à les décrire. Pour dégager la physionomie de cet instant historique, on ne peut que reproduire, en les accompagnant de quelques documents photographiques, les paroles échangées entre le Président de la République & les Chefs des principales Communautés de Lorraine & d'Alsace.

Ces admirables discours expriment le sens profond des fêtes qui se sont célébrées sur le sol où retentissait pour la première

fois, en 1792, le chant de guerre composé pour l'Armée du Rhin par le Capitaine Rouget de Lisle. Ne sont-ils pas eux-mêmes un chant de victoire? Suivant l'image de M. Raymond Poincaré, deux filles se sont jetées en pleurant au cou de leur Mère retrouvée. Et c'était bien la Patrie tout entière qui s'élançait au-devant de ses Provinces libérées, dans son désir de les serrer un peu plus tôt sur son cœur.





METZ. - Les jeunes Messines en costume lorrain attendent l'arrivée du Président de la République.

PREMIÈRE JOURNÉE

METZ

(8 DÉCEMBRE 1918)



METZ. - Groupe de jeunes Lorraines.



PREMIÈRE JOURNÉE

METZ

(8 DÉCEMBRE 1918)

Le train présidentiel, où avaient pris place, avec M. Raymond Poincaré, le Président du Conseil, les Présidents des deux Chambres & le Maréchal Joffre, entre en gare à 9 heures. D'autres trains spéciaux l'ont précédé à Metz amenant successivement les Ministres, de nombreux Sénateurs & Députés, le Maréchal Foch, Commandant en chef les Armées alliées, le Maréchal Douglas Haig, Commandant en chef les Forces Britanniques, le Général Pershing, Commandant en chef les Forces Américaines, les Ambassadeurs & Ministres des Nations de l'Entente.

Dans le salon d'honneur, où le Président est entouré des personnages officiels, auxquels se sont joints M. Mirman, Commissaire de la République, & M. Prevel, Président de la Commission municipale de Metz, accompagné de ses Adjoints, le Maréchal Foch salue en ces termes le Président de la République :

MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE,

J'ai l'insigne honneur, aujourd'hui, de vous saluer au nom des Généraux commandant en chef les Armées alliées & de

2

vous souhaiter la bienvenue dans cette terre d'Alsace & de Lorraine qui nous fut arrachée violemment il y a bientôt cinquante ans, qui nous resta particulièrement chère par sa fidélité & qui vient d'être enfin libérée du joug de l'ennemi par la valeur des Armées alliées.

Le Président répond :

MONSIEUR LE MARÉCHAL,

C'est une indicible émotion pour le Gouvernement de la République, pour M. le Président du Conseil, pour les Membres de la Représentation nationale & pour moi, que de recevoir votre salut & celui des Chefs des Armées alliées aux portes de la vieille cité lorraine qui vient d'être rendue à la France & sur laquelle flotte de nouveau le drapeau tricolore.

La France ne saurait souhaiter un lieu plus propice & plus riche en souvenirs pour vous témoigner, à vous, Monsieur le Maréchal, & à vos glorieux frères d'armes sa reconnaissance & son admiration.

Pendant de longs mois vous avez lutté, pendant de longs mois vous avez rivalisé de bravoure & de ténacité; vous avez contenu l'Armée allemande, vous l'avez usée, vous l'avez réduite peu à peu à reconnaître notre supériorité militaire.

La victoire est due à l'heureuse entente que vous vous êtes toujours efforcés d'établir entre vous, & qui a trouvé son expression définitive & nécessaire dans l'unité de commandement, noblement acceptée par tous & loyalement pratiquée dans l'intérêt commun.

Ensemble, vous avez été les défenseurs de la liberté & les vengeurs des droits outragés. Il est juste qu'ensemble vous soyez maintenant à l'honneur dans ces chères provinces



METZ. - Les généraux attendent le Président de la République.



METZ. - Les généraux FAYOLLE et GOURAUD attendent
le Président de la République.

françaises, dont la liberté a été si longtemps confisquée par la violence & dont le monde entier va consacrer bientôt les droits à jamais restaurés.

L'accueil qui vous a déjà été fait par les habitants & celui que vous allez recevoir encore prouveront à toutes les Nations alliées combien l'annexion allemande avait heurté le sentiment des populations, & combien la France disait vrai lorsqu'elle affirmait que le cœur de la Lorraine & de l'Alsace n'avait pas changé.

Vous emporterez ainsi, Messieurs, de votre visite la conviction profonde que l'œuvre libératrice que vous avez accomplie avec nous était commandée par la justice & qu'elle sera ratifiée demain par la conscience de l'Humanité.

Le Président de la République gagne la sortie de la gare, & aussitôt un cri formidable s'élève de la foule. C'est le salut à la patrie : «Vive la France!»

Le cortège se forme. M. Poincaré prend place dans la voiture officielle, où M. Clemenceau s'assied à sa gauche; le Général Duparge, Secrétaire général militaire de la Présidence, & M. Prevel, Maire de Metz, leur font face.

A neuf heures trente, la voiture du Président débouche sur l'esplanade. Le Maréchal Pétain, accompagné du Général Buat, se présente à la portière, & le Chef de l'État, le Président du Conseil, le Commandant en chef des Armées françaises, suivis des Maréchaux & des Présidents du Sénat & de la Chambre, passent sur le front des troupes. Puis M. Poincaré vient se placer devant la tribune d'honneur & adresse au Maréchal Pétain les paroles suivantes :

MONSIEUR LE MARÉCHAL,

Vous m'avez dit, il y a peu de jours, que vous éprouveriez une grande fierté à recevoir les insignes de votre dignité nou-

velle dans cette ville de Metz, dont l'héroïsme des troupes placées sous votre haut commandement a préparé & assuré la délivrance.

C'est, en effet, pour les armées françaises une magnifique & légitime récompense que le bâton de maréchal puisse être remis à leur chef dans cette glorieuse cité que nous avons si longtemps pleurée, & qu'elles ont rachetée de leur sang.

Lorsque, tout récemment, j'ai eu le plaisir d'épingler à votre poitrine la Médaille militaire, je vous ai remercié, au nom du Gouvernement de la République & du peuple français, de la large part que vous aviez eue dans les succès déjà remportés à cette date sur le front de combat, & j'ai exprimé le confiant espoir que j'aurais bientôt à vous féliciter de victoires décisives.

Vous & vos armées, vous avez rapidement répondu à l'attente de la France. En quelques semaines, vous avez refoulé, talonné, bousculé l'ennemi, jusqu'à ce qu'il fût forcé de demander grâce.

Vous avez obtenu du soldat français tout ce que vous lui avez demandé. Vous l'avez compris, vous l'avez aimé, & il vous a rendu en obéissance & en dévouement tout ce que vous lui donniez en sollicitude & en affection.

L'illustre enfant de Metz qui fut autrefois, lui aussi, maréchal de France s'est signalé dans son commandement & dans son administration par son désintéressement & son esprit d'humanité. Les vertus de Fabert ont été les vôtres : la sagesse, la méthode, le souci de veiller constamment au bien-être des troupes, la volonté de sacrifier au salut du pays toutes les considérations d'amour-propre & tout intérêt personnel.

Monsieur le Maréchal Pétain, recevez du Gouvernement de la République, en présence de vos aînés le Maréchal Joffre & le Maréchal Foch, l'honneur que l'ancienne Monarchie



METZ. - Le Président de la République, accompagné du Président du Conseil, sort de la gare.

française a conféré jadis au Maréchal Fabert. Vous êtes digne de votre devancier.

M. Poincaré donne l'accolade au Maréchal Pétain, qui reçoit le bâton & rejoint le groupe formé par les Maréchaux Joffre, Foch & Douglas Haig, le Général italien Albricci, le Major-Général belge Gillain, le Général de Maud'huy, le général Haller, de l'Armée polonaise, le Colonel Baldairau de Seabra, de l'Armée portugaise, & le Commandant Cermak, de l'Armée tchéco-slovaque.

A ce moment, M. Poincaré & M. Clemenceau s'approchent l'un de l'autre & s'étreignent au milieu de l'émotion générale.

M. Poincaré gravit le premier degré de la tribune d'honneur, ayant à ses côtés MM. Antonin Dubost, Paul Deschanel & Clemenceau, & les troupes défilent devant lui, aux accents de la marche de Sambre-&-Meuse *jouée par la Musique américaine.*

La cérémonie terminée, le cortège se reforme &, le Président de la République en tête, pénètre par la rue Serpenoise dans le centre de la ville, où la foule le salue de ses acclamations prolongées.

A midi, le Président revient au salon de la gare, où un déjeuner de quarante couverts est servi.

Il se rend ensuite à l'Hôtel de Ville, où il est reçu par le nouveau Maire, M. Prevel, entouré de la Municipalité.

Le Maire de Metz lui souhaite la bienvenue & dit :

MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE,

C'est avec une immense allégresse & une ardente foi patriotique qu'au nom de notre vieille Cité messine & de sa Municipalité, au nom de toute la Lorraine accourue dans nos murs pour vous acclamer, le Maire de Metz vous présente respectueusement ses vœux de cordiale bienvenue sur notre terre

lorraine redevenue en fait & pour toujours, grâce à l'héroïsme de nos armées, ce qu'elle a toujours été de cœur, c'est-à-dire française.

Cette bienvenue, je la souhaite à vous, Monsieur le Président, comme Premier Magistrat de la grande République Française à laquelle nous sommes fiers d'appartenir & dont nous jurons d'être de fidèles citoyens & les plus dévoués serviteurs. Je la souhaite en même temps à MM. les Présidents de la Chambre & du Sénat, représentants autorisés de la Nation française.

Je la souhaite, à vous aussi, Monsieur le Président du Conseil, qui, par votre indomptable énergie, avez si bien su faire la guerre & devenir l'artisan de la magnifique victoire qui couronne ces quatre années des luttes les plus dures & les plus cruelles qu'ait jamais connues l'histoire du monde.

Je la souhaite à vous, Monsieur le Maréchal, qui, par votre génie, avez su acculer à la capitulation l'orgueilleux peuple allemand qui, depuis quarante années, selon les paroles de son Empereur déchu & déconsidéré, aiguisait son épée & tenait sa poudre sèche.

Je la souhaite à vous tous enfin, illustres Représentants des Alliés de la France, qui, surpris par la tourmente affreuse qui s'est abattue sur le monde, avez courageusement entrepris, à l'abri des tranchées gardées par la vaillance française, l'organisation de ces innombrables & illustres armées sous le poids desquelles le colosse allemand a enfin fléchi.

Gloire à vous tous & merci aussi à tous ces héros qui, se sacrifiant sans compter, ont si généreusement donné leur vie pour la défense du droit & de la liberté.

Jusqu'à la dernière minute, nos oppresseurs, avec l'hypocrisie qui les caractérise, avaient essayé de faire croire au monde que l'Alsace-Lorraine était heureuse de son sort & voulait rester



METZ. - La voiture présidentielle.

allemande. Quelle supercherie! L'accueil fait aux armées libératrices par toute notre population a détruit cette légende mensongère.

Un peuple qui se donne tout entier & sans réserve, comme vient de se donner le peuple lorrain à la France, ne peut être suspect d'aucune arrière-pensée. Lorsque l'orgueilleux Kaiser entrait jadis dans nos murs à la tête de ses puissantes cohortes, reçut-il jamais un accueil comparable, même de très loin, à celui qui a été réservé à nos chers soldats français, nous apportant la liberté dans les plis de leurs étendards?

Les Allemands avaient parlé d'un plébiscite à faire en Alsace-Lorraine. Ce plébiscite est fait! Les soldats français qui sont entrés chez nous sont là pour en témoigner; & il a été unanime pour crier à la France notre irréductible fidélité & notre indéfectible attachement.

Votre première visite à la Lorraine délivrée, Monsieur le Président, est la consécration officielle du retour à l'ancien état de choses, tant désiré depuis quarante-sept ans. Nous sommes Français! Nous en sommes heureux & fiers! Et nous voulons le rester!

Certes nous déplorons les cruels sacrifices que la guerre a coûtés! Nous aussi, nous en avons durement souffert, car nos fils ont été traités par les Allemands comme de vulgaire chair à canon! Et y a-t-il quelque chose de plus cruel au monde que de voir mourir ses enfants pour une cause & sous un uniforme qu'on déteste?

Mais du moins leur sacrifice, non plus que celui des héroïques soldats alliés morts pour la défense de la plus juste des causes, n'aura pas été vain, puisque nous voici Français!

Honneur à tous ces braves! Leur mémoire restera vivace parmi nous! Et merci à la France à laquelle nous aurons à cœur de prouver notre reconnaissance & notre attachement en

joignant nos efforts à ceux de tous les Français pour guérir les plaies de la guerre & contribuer à la prospérité de la Patrie dans les œuvres de paix auxquelles nous sommes tous résolus à apporter notre plus dévoué concours.

Qu'il me soit cependant permis, Monsieur le Président, de vous présenter un vœu ! Nous voici délivrés du joug allemand, sous lequel nous avons si longtemps gémi. Mais nous attendons avec une certaine anxiété les clauses du traité de paix. Nous savons que, certes, la France nous traitera comme ferait une mère heureuse de retrouver un de ses enfants qu'elle croyait perdu.

De ce côté, nous n'avons aucun souci. Mais ce qui nous préoccupe, c'est de savoir sous quel régime va être placée cette population allemande à côté de laquelle, sans nous y mêler, nous vivons depuis quarante ans, qui a pris dans notre pays une place si encombrante & qui, il y a quelques semaines encore, nous traitait en ennemis mortels qu'il fallait écraser sous le poing de fer allemand !

Va-t-on nous demander de continuer de vivre côte à côte avec elle ? Cette question nous angoisse, & nous voudrions la savoir solutionnée selon nos désirs.

Tel est, Monsieur le Président, le vœu de nos populations, sur lequel je veux terminer mon allocution de bienvenue. Nous avons confiance que le Gouvernement saura en tenir compte.

C'est dans cette pensée que, devant vous, Monsieur le Président, & devant tous nos illustres hôtes, je pousse ce triple cri qui sera répété avec enthousiasme par toutes les bouches lorraines :

Vive la France !

Vive la République !

Vivent nos vaillantes Armées & leurs illustres Chefs !



METZ. Le général PETAIN est promu Maréchal.



– Allocution du Président de la République.

Le Président de la République répond :

Monsieur le Maire,

Messieurs,

La France entière a tressailli d'allégresse le jour où ses troupes victorieuses sont rentrées dans Metz & ont rendu les honneurs à la statue du Maréchal Fabert pour saluer en lui tout votre passé de gloire & de fidélité.

Le Gouvernement de la République, qui avait hâte de fêter avec vous votre délivrance si longtemps attendue, vous remercie du splendide accueil que vous lui faites aujourd'hui, & vous exprime le bonheur infini qu'il éprouve à vous voir enfin reprendre votre place restée vide au foyer de la grande famille française.

Vous sortez d'un affreux cauchemar. Metz, l'antique cité gallo-romaine, qui a gardé à travers les siècles, comme un témoignage de ses origines, son vieux nom latin; Metz, qui fut autrefois une des digues de l'Occident contre le flot sans cesse grondant de l'invasion germanique; Metz, qui a parlé la langue romane d'où est peu à peu sorti notre français; que les rois d'Austrasie ont, à plusieurs reprises, choisie comme capitale; qui a, pendant tout le moyen âge, conservé ses traditions & son idiome maternel; Metz, dont la cathédrale a été bâtie par des artistes français, dont les archives contiennent les plus anciens manuscrits français, dont les chroniqueurs ont composé en français toutes les pages de votre histoire locale; Metz, sur qui le Saint-Empire, dont l'Allemagne prussienne a usurpé l'héritage, n'a jamais eu qu'une autorité apparente & fictive, comme celle qu'il avait sur notre vieille forteresse bisontine; Metz, qui, avant même de se placer volontairement sous la protection de Henri II, s'était depuis longtemps tournée

vers le roi de France comme vers un tuteur de son choix, & qui est définitivement entrée dans la communauté française en même temps que Toul, en même temps que l'héroïque Verdun; Metz, contre qui se sont vainement épuisées les armées de Charles-Quint, qui proclama Henri III son seigneur & souverain, & qui fit plus tard à Henri IV une réception triomphale; Metz, si fière, aux XVIIe & XVIIIe siècles, du parlement qu'y avait installé Richelieu, si justement orgueilleuse des illustres fils qu'elle a donnés à la mère-patrie, si jalouse de demeurer fidèle à l'esprit & au goût français, — Metz a été, il y a quarante-huit ans, arrachée par la force à ses affections naturelles & à ses habitudes historiques, déviée de ses origines, déracinée de son passé, pour être jetée, frémissante & indignée, sous cette domination germanique qui réveillait en elle des antipathies séculaires.

Ah! mes chers compatriotes, mes vaillants frères de Lorraine, comme l'Allemagne vous connaissait mal! Elle s'est imaginé qu'elle pourrait, en quelques années, détruire de sa main brutale une œuvre qu'avait accomplie, avec la coopération du temps, la libre volonté des hommes. Elle s'est figuré qu'elle aurait raison de vos consciences, qu'elle étoufferait le cri de vos cœurs & qu'elle vous broierait sous ce lourd mécanisme de discipline automatique qui a fini par des explosions de désordre & d'anarchie. Quelle ignorance de votre caractère & de vos sentiments! Il arrive parfois au Lorrain de pousser la réserve jusqu'à une sorte de froideur apparente. Il n'aime guère à épancher ses énergies intérieures & ses forces d'enthousiasme. Il a un besoin de concentration & une pudeur d'âme qui font qu'à certaines heures il se replie sur lui-même & paraît difficile à pénétrer. Mais il a le cœur fidèle, l'esprit droit, la volonté tenace. Il patiente & ne fléchit pas.

Les années ont passé sur Metz, & Metz n'a pas changé. Les



METZ. - Le Président de la République remet au maréchal PETAIN les insignes de son grade.



MÈTZ. - Le Président de la République embrasse le maréchal Petain.

protestations que son grand évêque, Monseigneur Dupont des Loges, portait autrefois au Reichstag, au nom de tous les Messins, au nom de tous les Lorrains, se sont prolongées après sa mort, avec la même fermeté tranquille; vous les avez renouvelées, d'année en année, dans les pèlerinages à Mars-la-Tour, dans les visites aux cimetières, dans le culte du souvenir français; & quand la menace ou la violence vous empêchait momentanément de crier au monde votre haine de l'oppresseur & votre fidélité à la patrie, vous vous renfermiez en vous-mêmes, vous vous taisiez, mais vous espériez encore, & vous gardiez intacte & immaculée au fond de vos âmes l'image de la France absente.

Vous ne nous avez pas oubliés, vous avez eu confiance, vous nous avez attendus. Nous non plus, mes amis, nous ne vous avons jamais oubliés; nous non plus, nous n'avons jamais cessé de penser à vous. Chère ville de Metz, ton mauvais rêve est évanoui. Voici la France qui revient & qui t'ouvre les bras!

Le Président de la République assiste ensuite au défilé des Délégations des diverses Sociétés lorraines, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, puis le cortège se rend à la Cathédrale, où Monseigneur Felt, entouré du Chapitre, salue en ces termes le Chef de l'Etat:

MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE,

MONSIEUR LE PRÉSIDENT DU CONSEIL,

MESSIEURS LES MINISTRES ET LES REPRÉSENTANTS DE LA FRANCE,

L'église de Metz, fidèle à la religion du souvenir & au culte de l'espérance que lui avait légués son évêque, Monseigneur

Dupont des Loges, après la catastrophe de 1870, salue aujourd'hui avec enthousiasme la France glorieusement ressuscitée, la mère-patrie enfin retrouvée, & représentée ici par ce qu'elle a de plus éminent & de plus autorisé.

Si Monsieur le Président le permet, nous allons nous incliner devant la tombe vénérée du grand Évêque et du grand Français que fut Monseigneur Dupont des Loges.

M. Poincaré répond :

MONSIEUR L'ARCHIPRÊTRE,

MESSIEURS,

Je vous remercie de vos souhaits de bienvenue. Je sais que le clergé de Metz a donné, pendant toute la durée de l'occupation allemande, l'exemple d'une fidélité courageuse & immuable à la mère-patrie. Au nom de la France, je vous adresse aujourd'hui les plus vives félicitations. J'irai bien volontiers m'incliner devant la tombe de votre illustre évêque, Monseigneur Dupont des Loges, pour honorer en sa mémoire tout le clergé messin ainsi que tous vos fidèles.

Le Président de la République, suivi de M. Clemenceau, est conduit dans une petite chapelle située derrière le chœur & où, sous une dalle de marbre noir, repose la dépouille mortelle de celui qui jusqu'à son dernier souffle protesta contre le rapt de la Lorraine.

Le Président de la République & le Président du Conseil s'inclinent, puis ils sont reconduits avec le même cérémonial jusqu'à l'entrée principale de la cathédrale.

Le Président de la République quitte la cathédrale. Au cimetière de Chambière, M. Poincaré est salué par les dames de Metz, qu'il remercie de l'œuvre qu'elles ont accomplie avec tant de dévouement depuis 1870. Le Pré-



METZ. - Le Président de la République et le Président du Conseil saluent le drapeau américain.

sident se fait conduire devant le monument élevé à la mémoire des Soldats français morts pour la patrie en 1870. Après s'y être arrêté quelques instants, il remonte en voiture pour aller à l'hôpital Saint-Clément, où sont soignés les blessés militaires. Il s'entretient avec quelques-uns d'entre eux. Puis le cortège, salué par les acclamations d'une foule nombreuse, regagne la gare d'où le Président repart le soir même pour Strasbourg.

Dans les localités situées sur le parcours du train présidentiel, les habitants se sont groupés autour des gares pour acclamer, à leur passage, le Président de la République & le Président du Conseil.

A Lutzelbourg, le Président de la République répond ainsi aux souhaits de bienvenue dont il est l'objet :

Je vous remercie, Monsieur le Maire, Mesdames & Messieurs, d'être accourus aussi nombreux, en pleine nuit, à la gare de Lutzelbourg pour m'apporter vos vœux & pour exprimer votre gratitude à la France. Je suis touché de cette manifestation spontanée de patriotisme & de fidélité. C'est pour moi un grand plaisir de penser que, mon train devant stationner ici jusqu'à demain matin, j'aurai reçu de vous dès mon arrivée une aussi charmante hospitalité, & qu'après les splendides fêtes de Metz, il va m'être donné de prendre quelques heures de repos sous la garde de votre amitié. Merci de tout cœur à la Municipalité & aux habitants de Lutzelbourg.

Accueilli à Saverne, le lendemain matin, par les ovations de la population, le Président de la République prononce l'allocution suivante :

Je vous suis très reconnaissant, Monsieur le Maire, à vous & à votre patriotique population, des vœux que vous avez bien voulu nous apporter ce matin, à notre trop court passage. Je vous exprime, à mon tour, les souhaits du Gouvernement de la République & les félicitations de la France. C'est dans votre commune que le militarisme allemand a commis ses pires

excès & s'est révélé au monde dans toute son horreur. C'est ici également qu'il a soulevé, peu de temps avant la guerre, les indignations les plus éclatantes. Le cri de révolte que vous avez poussé a été entendu de tout l'univers. Gloire à vous qui n'avez pas plié! Gloire à vous qui avez toujours espéré!





METZ. - Devant l'Hôtel-de-Ville,
le Président de la République salue la foule.

DEUXIÈME JOURNÉE

STRASBOURG

(9 DÉCEMBRE 1918)



METZ. Des jeunes Lorraines jettent des fleurs au



'résident de la République et au Président du Conseil.



DEUXIÈME JOURNÉE

STRASBOURG

(9 DÉCEMBRE 1918)

Le Président de la République arrive à Strasbourg à neuf heures. Il est reçu à la gare par M. Maringer, Haut-Commissaire de la République, & les Membres de la Municipalité ayant à leur tête le Maire, M. Ungemach. Ce dernier remet au Président les clefs de la Ville et prononce l'allocution suivante :

MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE,
MESSIEURS,

Au nom de la Ville de Strasbourg, je viens vous remercier de l'honneur que vous lui faites aujourd'hui.

Toute l'Alsace vous est reconnaissante d'être venus célébrer le triomphe du droit & de la liberté sur une terre qui avait eu si particulièrement à souffrir de leur violation, d'être venus, vous les Représentants de la Patrie, vous ses Chefs glorieux, vous ses Alliés, fêter ici la victoire de la France.

Pour tous ceux qui assistent à l'inoubliable spectacle que présente Strasbourg en ce jour solennel, les paroles sont superflues. Vous avez vu la foule, vous avez entendu ses acclamations : le plébiscite, le voilà, éclatant, irrésistible !

C'est donc pour d'autres que je dois parler, pour tous ceux qui n'ont pas le bonheur d'être avec nous.

L'Alsace & la Lorraine trouvent enfin la compensation de cinquante années de souffrances dont peu d'entre vous, Messieurs, connaissent l'étendue : contacts odieux, humiliations, blessures toujours à vif, indignations impuissantes de dénis de justice & de brutalités sans nombre.

Mais loin de nous ce cauchemar, oublié, noyé dans l'immensité de notre joie, troublée seulement par le souvenir des deuils par lesquels nous l'avons achetée.

Nous avons pu, par des démonstrations non équivoques, prouver notre gratitude aux héros qui sont de nouveau nos soldats. Aujourd'hui, nous tenons à adresser, du plus profond de notre cœur, nos remerciements, l'expression de notre admiration aux femmes françaises, à toutes celles qui ont tenu au milieu des deuils & des épreuves les plus dures, des privations & des angoisses, aux heures des pires dangers.

Nous pensons au peuple entier de France, à son unanimité, à son calme héroïque, à sa résolution si farouche qu'elle a forcé la victoire en inspirant aux héros du front, aux Gouvernements & aux peuples alliés l'inébranlable certitude du triomphe final.

Nous vous remercions, Monsieur le Président de la République, d'avoir incarné à nos yeux, comme à ceux du monde, la haute figure de la Démocratie française; vous, Monsieur le Président du Conseil, réalisateur de la victoire, d'avoir communiqué votre énergie à tous, d'avoir, par votre volonté inébranlable, par votre action persistante, donné l'impulsion vigoureuse qui a permis d'assurer la défaite de l'ennemi.

Nous vous remercions, Messieurs les Représentants du Peuple & des Communes, du travail formidable que représente l'organisation de la France guerrière. Nous savons que, si la



METZ. - Les jeunes Lorraines ont envahi les automobiles du cortège officiel.

France envahie a pu faire, dans tous les domaines, l'effort magnifique qui l'a sauvée, c'est en première ligne à vous qu'elle le doit.

Vous avez devant vous une autre tâche ardue aussi, celle de la reconstitution de la Patrie dont tant de provinces ont été dévastées pour notre rachat. Nous qui avons été matériellement épargnés, grâce à vous, nous mettons toutes nos forces intellectuelles, industrielles, financières, notre bonne volonté d'efforts & de sacrifices à votre pleine & entière disposition.

Si notre France reparaît aux yeux du monde plus glorieuse que jamais, grandie par une lutte sans pareille, ayant accompli cette fois sa mission sublime, non plus pour l'Europe seule, mais pour le monde entier, n'oublions pas ceux que son exemple a groupés autour d'elle à la vie & à la mort. Nous ne pouvons nous adresser à chaque Nation en particulier, mais nous devons saluer très bas la Belgique martyre & son admirable Roi. Nous devons un salut fraternel aux Nations qui ressuscitent : Pologne, Bohême, Grande-Serbie, Roumanie.

Nous devons surtout diriger nos pensées vers nos deux grands Alliés : l'Angleterre, personnifiée par son noble Roi, fils de celui qui depuis longtemps avait vu clair en Europe, & à qui nous devons une grande part de notre triomphe, l'Angleterre, représentée ici par le Maréchal Sir Douglas Haig, Chef de l'Armée qui vient d'ajouter les plus belles pages à sa glorieuse histoire.

Nous saluons, à ses côtés, le Représentant de la dernière-née des grandes Armées : le Général Pershing, Armée dont la jeune & irrésistible vaillance a avancé l'aube de la paix, coupant peut-être les ailes à sa propre victoire, mais sauvant de la mort des milliers de nos frères & préservant de la destruction l'Alsace & la Lorraine.

Pensons enfin à une des plus grandes figures de tous les

temps, gloire de l'Amérique, qui a su trouver pour ses trois grandes guerres : Washington, Lincoln & Wilson.

Lorsque la hauteur d'âme du Président, son culte de la justice, sa probité intransigeante lui eurent montré la voie, il ne se laissa arrêter par rien avant d'avoir mis les forces inépuisables de sa Nation au service de notre cause.

Les rayons que le phare de la Liberté de Bartholdi épandait sur le monde avec un peu d'indifférence, c'est lui qui les a dirigés, ardents & concentrés, sur l'Europe, où ils viennent de faire fondre, pêle-mêle avec les couronnes, les chaînes qui nous entravaient. Et ce n'est pas un effet du hasard si cette allégorie grandiose de la Liberté éclairant le monde, devenue l'expression d'une saisissante réalité, est l'œuvre d'un Alsacien.

Messieurs, au nom de la population française de la ville de Strasbourg, je salue les Représentants de la France & je leur souhaite la plus cordiale bienvenue.

J'ai l'honneur, Monsieur le Président de la République, de vous remettre les clefs de la cité.

Le Président de la République répond par le discours suivant :

MONSIEUR LE MAIRE,

Soyez sûr que la France, qui reçoit de vos mains les clefs de la ville de Strasbourg, les tiendra en bonne garde & ne les laissera jamais reprendre par personne.

A l'horloge de Schwilgué, ce n'est plus la Mort qui va sonner les heures : c'est la Justice ressuscitée. De la flèche de votre cathédrale, les couleurs françaises avaient été abaissées le 27 septembre 1870, huit jours après l'héroïque entrée de votre dernier Préfet, Edmond Valentin ; elles ont été hissées de nouveau pour le 25 novembre 1918. Ceci venge cela, & la dernière date efface la première.



METZ. - La



;arde du drapeau.

Pendant quarante-huit ans l'Allemagne a pu camper dans Strasbourg, comme une étrangère de passage. Elle n'y a jamais été chez elle, &, le jour où elle s'en éloigne pour n'y plus revenir, elle est elle-même stupéfaite de constater que ses longs efforts de conquête & d'assimilation n'ont pas réussi à y changer le cœur de place..

Strasbourg est restée ce qu'elle a toujours été, la grande ville au cœur fervent & passionné, familiarisée par les siècles avec le Droit & la Liberté.

Elle est restée ce qu'elle était jadis, lorsqu'elle opposait résolument au Saint-Empire des franchises municipales & des droits traditionnels qui, dès cette époque, la protégeaient contre la domination germanique & l'apparentaient à l'esprit français.

Elle est restée ce qu'elle était, lorsque, pendant plus de quatre cents ans, ses habitants, fiers de son prestige & de sa renommée, consacraient leurs offrandes à la construction & à l'embellissement de la cathédrale, sans se laisser détourner de cette œuvre de patience & de piété communale par la marche du temps, le bruit des guerres ou la chute des trônes.

Elle est restée ce qu'elle était, lorsque, trente-huit ans après le traité de Westphalie, elle a confié son sort à la France & accepté la souveraineté de Louis XIV; lorsqu'elle enseignait au plus humain des Allemands, à Goëthe, l'élégance & l'harmonie latines; lorsqu'elle célébrait, en 1790, la fête de la Fédération & plantait au bord du Rhin, face à l'Allemagne, le premier drapeau tricolore avec cette inscription : « Ici commence le pays de la liberté »; lorsque, le 26 avril 1792, dans le cabinet de Dietrich, Rouget de L'Isle composait l'hymne qui allait s'appeler *la Marseillaise* & résonner à tous les échos du monde; lorsqu'en 1840 la ville élevait à Kléber, en témoignage de reconnaissance pour l'illustre soldat & d'admiration pour la grandeur française, la statue qui a silencieusement représenté,

pendant l'occupation allemande, la résistance indomptable du peuple strasbourgeois.

Ces jours derniers, lorsque j'ai reçu l'émouvante adresse de vos étudiants alsaciens & lorrains, je me suis rappelé ces nuits de tristesse grave & d'espérance muette où ils défilaient lentement, chapeau bas, sans un mot, devant le héros de Mayence & d'Héliopolis, comme pour le prendre à témoin de leurs pensées secrètes & de leurs inébranlables volontés : cérémonies dont la simplicité grandiose portait elle-même la marque française & remplissait l'envahisseur d'étonnement, de malaise & d'inquiétude.

Aujourd'hui, ce sont les soldats de la mère-patrie, c'est le Gouvernement de la République, c'est la Représentation nationale qui accomplissent, au grand jour, devant la statue de Kléber, le rite imaginé aux heures de servitude par la vaillante jeunesse d'Alsace & de Lorraine; & tous, d'un même cœur, nous pouvons crier maintenant : « Vive Strasbourg! Vive l'Alsace! Vive la France! »

Le cortège quitte la gare &, à travers les rues pavoisées où se presse une foule frémissante, se dirige vers l'Hôtel de Ville.

D'innombrables vivats accompagnent les représentants de la France : « Vive Poincaré! Vive Clemenceau! Vivent les Parlementaires! Vive la France! » L'abbé Wetterlé, un des plus vaillants gardiens de l'idée française en Alsace, bien vite reconnu parmi les personnages officiels, ne peut se soustraire à une vibrante ovation.

Le Président de la République prend place sur le balcon de l'édifice municipal, du haut duquel il adresse à l'Alsace le discours suivant :

MESSIEURS,

Comme le disait tout à l'heure M. le Maire de Strasbourg, le plébiscite est fait. L'Alsace s'est jetée en pleurant



METZ. - La garde du drapeau.



METZ. - Le baiser au drapeau.

de joie au cou de sa mère retrouvée. Avant même que l'armistice fût signé, l'amour si longtemps comprimé des populations pour la France avait éclaté dans des démonstrations émouvantes. Des prisonniers français avaient été délivrés; des drapeaux tricolores, sortis de retraites inconnues, avaient subitement égayé la façade de vos maisons; des Comités s'étaient formés parmi vous pour recevoir & fêter les soldats victorieux. Le jour où les troupes allemandes ont commencé leur évacuation forcée, vos Municipalités, vos Élus, vos Associations, vos Vétérans, votre Jeunesse, tous ont envoyé, d'un même cœur, à la France des témoignages de leur dévouement & de leur fidélité. Au moment enfin où arrivent parmi vous le Gouvernement de la République & la Représentation nationale, c'est dans toute l'Alsace un frémissement & un enthousiasme qui expriment, avec une évidence irrésistible, l'unanimité du sentiment populaire.

Certes, pour connaître vos aspirations & vos vœux, la France n'avait pas besoin de ce referendum spontané & de ces splendides manifestations. Elle n'a jamais douté de vos cœurs, & les années qui passaient ne lui avaient rien enlevé ni de sa foi, ni de ses espérances.

Mais il est bon qu'aux yeux de nos Amis & de nos Alliés l'Alsace se soit immédiatement montrée telle qu'elle est. Les vaillantes Nations qui ont combattu à nos côtés ne pouvaient être aussi exactement renseignées que nous sur la ténacité de vos affections. Elles avaient le désir de nous croire, mais elles étaient un peu inquiètes. Elles ne savaient pas. Un si long temps s'était écoulé depuis que l'Allemagne vous avait arrachés aux bras de la France vaincue! On avait usé vis-à-vis de vous de tant de menaces & de tant de promesses! Le cœur humain est si faible, & l'absence appelle si vite l'oubli! Bref, au fond d'eux-mêmes, quelques-uns de nos amis, Anglais, Américains,

Italiens, conservaient des hésitations & des doutes & se demandaient si la France, aveuglée par son affection & ses souvenirs, ne se laissait pas un peu égarer par l'illusion. Les voilà maintenant rassurés. Ils ont vu, ils ont entendu, ils ont constaté par eux-mêmes que l'Alsace est aussi française que la Bretagne, la Provence ou la Touraine.

Il n'est pas mauvais, non plus, que l'écho de vos joyeuses acclamations ait frappé des oreilles allemandes. Si nous ne voulons pas, vous & nous, d'autre plébiscite que celui-ci, ce n'est pas que nous redoutions aucunement les surprises d'un scrutin, c'est que nous n'entendons pas subordonner à une consultation quelconque des droits qui sont inconditionnels, imprescriptibles & sacrés. Mais il nous plaît que l'Allemagne sente elle-même, dès aujourd'hui, la vanité de l'entreprise qu'elle a tentée sur vos consciences. Elle peut mesurer ici l'étendue de son échec. Elle s'est figuré vous avoir conquis, convaincus, convertis. A peine a-t-elle plié bagage, que, derrière elle, l'œuvre d'un demi-siècle gît renversée sur le sol, comme les colossales statues de ses héros éphémères.

Si grossières que soient souvent les erreurs de psychologie commises par elle, l'incompréhension dont elle a fait preuve en Alsace dépasse encore ses méprises accoutumées. Elle a vécu quarante-huit ans auprès de vous; elle a, pour reprendre le mot de Frédéric II, chargé ses pédants de démontrer, après coup, que ses prétentions sur vous étaient légitimes; elle a fouillé des archives & discuté sur les textes pour essayer de vous envelopper dans sa parenté; elle a trouvé des scribes assez serviles pour agenouiller l'histoire devant elle & pour donner à un paradoxe éhonté un masque scientifique; elle s'est installée chez vous le casque en tête & les bottes aux pieds; elle a préposé à votre surveillance la police & la gendarmerie prussiennes; elle vous a soumis, pendant un temps, au régime



METZ. - La statue du "Feldgrau" renversée par la population.

des passeports, à la dictature & à la terreur; elle a tâché de modeler vos intelligences par ses écoles & de transformer vos mœurs dans ses casernes; elle a pris vos enfants pour les élever dans la haine de la France & dans le mépris de la liberté; elle a espionné vos paroles & vos pensées, elle a multiplié contre vous les poursuites & les condamnations, elle a réduit cinq cent mille des vôtres à quitter leur terre natale. Lorsqu'elle a vu que ses menaces n'avaient aucune prise sur vous, elle vous a fait l'injure plus basse encore de vouloir vous séduire & vous acheter; elle a cherché à vous attirer par le mirage de nouveaux droits politiques; elle s'est efforcée de vous plaire par des générosités ostentatoires & des largesses intéressées, &, à mesure qu'elle espérait vous atteindre & vous retenir, elle s'apercevait que vous lui glissiez dans les mains. L'autre jour, quand elle est partie en claquant un peu les portes, elle s'est retournée pour jeter un dernier coup d'œil sur la maison qu'elle avait habitée & qu'elle croyait avoir décorée à l'allemande. Elle a été toute confuse d'y voir flotter les couleurs françaises.

Ce que l'Allemagne n'a pas compris, c'est que la liberté humaine n'est pas à la merci de la force, & qu'on ne détruit pas l'âme d'un peuple comme la bibliothèque de Louvain ou la cathédrale de Reims. Il y a, dans une nation, d'autres principes de vie que la forme du gouvernement, la loi, le sol héréditaire, la langue elle-même : & ces principes de vie sont, avant tout, la communauté des traditions & la volonté de maintenir la patrie.

Quoi que l'Allemagne ait affecté de dire, les traditions de l'Alsace sont celles de la France. « Germani trans Rhenum incolunt. » La parole de l'historien latin n'a pas cessé d'être vraie. Avant le traité de Westphalie, l'Alsace a pu être rattachée par un lien nominal à l'Empire germanique. C'est toujours sur la rive gauche du Rhin que son cœur a battu. Le Saint-Empire

était, du reste, une construction artificielle qui ne ressemblait en rien à un peuple homogène. La seule nation à laquelle ait jamais appartenu l'Alsace, c'est la nôtre; c'est celle qui s'est successivement appelée la Gaule celtique, la Gaule romaine & la France. Lorsque l'Alsace s'est fondue au sein de la France monarchique, elle est simplement rentrée, sans effort, dans la nature & la vérité.

La Révolution française a parachevé le chef-d'œuvre d'unité nationale qu'avait peu à peu réalisé la royauté avec la collaboration des siècles. L'esprit d'égalité & de liberté a aussitôt enflammé l'Alsace comme le reste de la France indivisible. Suivant le mot de Merlin de Douai : «Le Peuple alsacien s'est uni au Peuple français, parce qu'il l'a bien voulu. C'est sa volonté seule qui a ou consommé ou légitimé l'union.»

Cette volonté a persévéré sous le Consulat, sous l'Empire, sous la Restauration, sous la Monarchie de Juillet, sous la République de 48, sous le second Empire. Elle est restée la même sous tous les régimes; pas une heure elle n'a faibli. D'âge en âge, au contraire, elle est devenue plus profonde & plus ardente; & lorsque vous êtes tombés au pouvoir de l'étranger, c'est elle encore qui a soutenu vos courages.

Il n'est pas, dans toute l'histoire de l'humanité, de pages plus tragiquement belles que les tristes annales de l'Alsace & de la Lorraine depuis l'attentat commis en 1870 par l'Allemagne prussianisée. Cette revendication de vos droits éternels, que vos élus à l'Assemblée de Bordeaux avaient formulée en termes d'une beauté antique, vous l'avez renouvelée sous toutes les formes, depuis le jour où le destin vous a trahis. Vous l'avez renouvelée au Reichstag, vous l'avez renouvelée dans vos délibérations locales, vous l'avez renouvelée dans vos œuvres artistiques, dans votre presse, dans vos conférences, dans votre théâtre; & lorsque le crayon, la plume ou la parole



STRASBOURG. - La maison décorée
du 28, quai des Bateliers.



STRASBOURG. - La maison du 128, Grande-Rue.

vous étaient retirés, vous l'avez renouvelée, plus impressionnante encore & plus grandiose, dans ce silence fier & dédaigneux que vous avez opposé jusqu'au bout à toutes les tentatives allemandes de conquête morale & dans lequel vos oppresseurs entendaient gronder les protestations incoercibles de votre patriotisme baîllonné !

Aujourd'hui, tout l'appareil de mensonge & de haine savante que l'Allemagne avait aménagé pour cacher au monde l'inanité de ses efforts & la persistance de vos sentiments s'est lamentablement effondré. Vous êtes sauvés, vous êtes libres, & demain vous serez redevenus Français.

Chère Alsace, qui as tant manqué depuis quarante-huit ans à la patrie mutilée! douce Lorraine, que le traité de Francfort avait déchirée & morcelée ! vous voici toutes deux, pour toujours, rentrées au foyer de vos ancêtres. A l'avenir, lorsque nous entendrons l'écho de vos jolies chansons, lorsque nous verrons dans nos fêtes désormais plus lumineuses reparaître le costume pittoresque de vos jeunes filles, nous n'éprouverons plus ce serrement de cœur que provoquait en nous le passage des noirs souvenirs. Chassons maintenant les fantômes du passé.

Alsace, l'avenir t'appelle & te sourit! Avec nous, tu travailleras bientôt à la prospérité de la France & à ton propre bonheur, qui sont & resteront inséparables. Dans les Chambres françaises, tes représentants feront librement entendre au Gouvernement de la République les vœux de tes populations laborieuses. Sois assurée que la France entourera de sa plus vigilante sollicitude ses enfants retrouvés. Avec nous, tu méditeras les grandes leçons de cette guerre &, comprenant la nécessité permanente de l'union nationale, tu nous aideras à nous approcher de plus en plus de l'idéal de justice & d'humanité que la France a toujours eu devant ses yeux clairs. Avec

nous aussi, tu te rappelleras que nous avons chèrement payé ton retour à la demeure maternelle. Des centaines de mille de Français sont tombés sur les champs de bataille pour que se reconstituât l'intégrité de la Patrie. Avec nous, Alsace, tu honoreras la mémoire de nos morts, car, autant & plus que les vivants, ce sont eux qui t'ont délivrée.

Vient ensuite la visite à la cathédrale.

Devant le portail central, le chanoine Schickelé salue le Président de la République, qui félicite le Chapître tout entier de sa fidélité à garder la cathédrale de Strasbourg à la mère-patrie.

M. Poincaré, avec M. Clemenceau, les Présidents des Chambres & les Maréchaux, pénètre dans l'église. Le vicaire général Jost, entouré du clergé, les reçoit à l'entrée de la nef & prononce l'allocution suivante :

Monsieur le Président,

Au nom du vénérable Chapitre de cette cathédrale & du clergé de notre ville, j'ai l'honneur insigne, comme vicaire général, de vous souhaiter la bienvenue dans ce sanctuaire, le cœur de l'Alsace. Cette merveille a été visitée de tout temps par les plus illustres Chefs d'État de l'Europe; mais aucune visite n'a dû faire vibrer les âmes comme celle que vous lui rendez aujourd'hui avec cette imposante suite. C'est que l'Alsace a été mourante, condamnée à disparaître; elle ressuscite maintenant, transfigurée, grâce aux victoires éclatantes & complètes qu'ont remportées les Armées de l'Entente. Ces victoires, Monsieur le Président, c'est vous qui les avez préparées. A cet effet, vous avez choisi les hommes qu'il fallait, & vous les avez mis à la place qui leur revenait; à la première, le Ministre à l'œil d'aigle, à la main de fer, qui, avec vous, a le plus puissamment contribué à l'heureuse issue de la guerre. Le profit, en première ligne, en revient à l'Alsace. L'Alsace



STRASBOURG. - Au seuil de la Cathédrale.

ne l'oubliera jamais, Monsieur le Président. Mais, le bienfait étant au-dessus de toute reconnaissance humaine, nous, catholiques alsaciens, nous vous disons & du fond du cœur, Monsieur le Président : Que *Dieu* — oui, *que Dieu vous le rende!*

Le Président de la République répond :

Messieurs,

Je remercie du fond du cœur le Chapitre de la cathédrale & le clergé strasbourgeois de l'accueil qu'ils veulent bien me faire, ainsi qu'au Gouvernement de la République & à la Représentation nationale. Nous en sommes tous très touchés. Nous savons avec quelle constante sollicitude vous avez entretenu, Messieurs, la sainte flamme du patriotisme, en dépit de tous les efforts faits par l'Allemagne pour l'étouffer. Cette merveilleuse cathédrale, où vous avez si souvent prié pour la France, redevient un monument français. L'ennemi, qui s'est acharné sur d'autres basiliques, est forcé de nous rendre aujourd'hui celles qu'il nous avait prises il y a quarante-huit ans. Ce serait une consolation pour nous si nous pouvions nous consoler de telles ruines. C'est, en tout cas, un juste châtiment pour les coupables.

Le cortège gagne le temple protestant. Au seuil du temple où se trouve le tombeau du Maréchal de Saxe, le Président de la République & le Président du Conseil sont reçus par le pasteur Gérold & les membres du Consistoire.

Le pasteur Gérold s'adresse en ces termes au Président de la République :

C'est un jour d'immense joie pour l'Alsace. C'est la France elle-même qui entre dans nos murs. Séparé d'elle depuis qua-

rante-huit ans, je n'ai jamais cessé de l'aimer, & plus la séparation durait, plus la tendresse des fidèles augmentait. Ce que chacun de nous espérait le plus s'est réalisé : l'Alsace est rendue à la France.

Nous prions Dieu de bénir & protéger la mère-patrie.

Le Président de la République répond :

MONSIEUR LE PASTEUR,

Les sentiments que vous nous exprimez au nom du Consistoire de l'Église réformée trouvent, soyez-en sûr, un écho dans nos cœurs. Nous sommes très reconnaissants au clergé protestant de tout ce qu'il a fait en Alsace pour y maintenir l'attachement à la mère-patrie. Je sais que, personnellement, Monsieur le Pasteur, vous avez été un martyr de votre patriotisme &, au moment où nous entrons dans ce temple, nous y voyons, devant nous, deux symboles de la fidélité à la France : un symbole artistique, dans le monument que Pigalle a élevé à la mémoire du Maréchal de Saxe; un symbole vivant de courage & de foi dans votre personne, Monsieur le Pasteur. Recevez, je vous prie, nos félicitations & nos souhaits.

La matinée se termine par une visite à la synagogue, où MM. Poincaré & Clemenceau sont reçus par le Consistoire israélite.

M. Schmoll, Président, au nom du Consistoire israélite du Bas-Rhin, & en présence des membres du Consistoire central de France, souhaite en ces termes la bienvenue à MM. Poincaré & Clemenceau :

J'ai l'honneur de vous adresser les plus respectueux hommages des israélites de l'Alsace & de vous souhaiter la bienvenue dans notre temple. L'Alsace israélite, demeurée toujours



STRASBOURG. - Le Président de la République et le Président du Conseil à la sortie de la Cathédrale.



STRASBOURG. - Le Président de la République dans la rue de la Cathédrale.

fidèle à la France, redevenue française de corps & d'âme, est heureuse & fière de pouvoir saluer dans son temple le Chef respecté de la République, l'homme d'État incomparable à l'énergie duquel nous devons notre libération, les Présidents des Chambres & les gloires de la tribune française. Notre population saura apprécier à sa juste valeur la bienveillante tolérance que lui témoignent les Pouvoirs publics de la mère-patrie; votre visite laissera dans notre temple & dans nos cœurs un souvenir impérissable.

M. Poincaré répond :

Je vous remercie, Messieurs, de votre accueil & des sentiments que vous avez gardés envers la France. Je vous prie d'être, auprès des israélites de Strasbourg, l'interprète de la reconnaissance & des souhaits du Gouvernement de la République. Ce n'est pas seulement, d'ailleurs, pour reprendre votre mot, de la tolérance que nous aurons vis-à-vis de votre foi. Soyez sûrs que la France a un respect profond pour toutes les croyances religieuses.

L'après-midi, une revue solennelle a lieu sur la Place de la République. Trois tribunes y ont été dressées, dont une, au centre, est occupée par le Président & les personnages qui l'accompagnent. C'est de là que, pendant plusieurs heures, ils assistent au défilé des troupes, dont l'allure magnifique déchaîne un tumulte d'acclamations. Le cri de «Vivent les Poilus!» se mêle constamment à celui de «Vive la France!»

La France a passé, personnifiée par ses glorieux défenseurs. Mais déjà l'Alsace réclame sa place dans le cortège. Au défilé militaire succède sans interruption un défilé civil, celui des Délégations des diverses associations du Haut-Rhin & du Bas-Rhin, où les Vétérans de 1870 voisinent avec les étudiants de l'Université. La population villageoise est représentée par des groupes

harmonieux de jeunes femmes & jeunes filles dont les coiffes multicolores & les blancs mouchoirs, agités suivant un même rythme, jettent dans le spectacle une note d'un émouvant pittoresque.

Sitôt le défilé terminé, le Président de la République, accompagné des invités, va déposer une couronne au pied du monument édifié à la gloire de Desaix, l'immortel héros des guerres de la Révolution, & près duquel les sentinelles françaises veillent désormais sur le Rhin français.

Au milieu des acclamations, le cortège regagne la gare, d'où le Président et sa suite repartent dans la soirée.

A la même heure, un bal réunissait dans la salle des Chanteurs la jeunesse strasbourgeoise & une foule d'officiers & soldats, au premier rang desquels on remarquait le Général Gouraud, le vainqueur de Champagne. De nombreux Sénateurs & Députés avaient tenu à se mêler à l'animation de cette fête, qui s'est prolongée très avant dans la nuit.





STRASBOURG. Le Président de la République, accompagné des Présidents des deux Chambres et du Président du Conseil, dans la tribune officielle.



STRASBOURG. - La foule devant la tribune officielle.

TROISIÈME JOURNÉE

COLMAR ET MULHOUSE

(10 DÉCEMBRE 1918)



STRASBOURG. - La foule envahit les rues.



TROISIÈME JOURNÉE

COLMAR ET MULHOUSE

(10 DÉCEMBRE 1918)

Après avoir quitté Strasbourg, le train présidentiel avait été garé, dans la nuit du 9 au 10 décembre, à Benfeld. Le matin venu, le Président de la République adresse aux habitants le salut suivant :

Merci, Monsieur le Maire, merci, Messieurs, merci, mes enfants, pour le cordial & joyeux salut que reçoit de vous notre réveil. La nuit que nous avons passée dans la gare de Benfeld n'a fait que continuer pour nous les beaux rêves de la journée. Nous nous sommes endormis sur le cœur de l'Alsace &, quand nous rouvrons les yeux, nous retrouvons vos sourires, vos chants & vos vivats. Je vous adresse, à mon tour, les meilleurs souhaits de la France, qui vous a enfin délivrés & qui se réjouit de vous recevoir dans la vieille demeure de vos pères. Honneur aux habitants de Benfeld, qui n'ont jamais oublié leur patrie !

A Schlestadt, M. Poincaré répond ainsi aux paroles de bienvenue du nouveau Maire, M. Stoffel :

Mon cher Maire, mon cher ami &, laissez-moi ajouter le nom dont je vous ai toujours appelé, mon cher cousin, c'est une grande émotion pour moi d'être reçu par vous dans cette ville dont vous m'avez si souvent parlé avec une mélancolique affection. Je sais combien elle est toujours restée française. Je sais que, pendant cette longue guerre, au lendemain d'un douloureux incident militaire, l'Allemagne a essayé d'exploiter vos deuils & que le Statthalter en personne est venu aux obsèques des victimes pour faire aux familles l'injure de flatter leur douleur & de calomnier la France. Et je sais aussi avec quel dédain & quelle dignité tranquille vous avez accueilli ces odieuses tentatives. Rien n'a changé vos sentiments. Au nom de la France, qui, elle non plus, n'a jamais cessé de vous aimer, je vous remercie & je vous félicite. Vivent les vaillants Français de Schlestadt!

A 9 heures, le train présidentiel fait son entrée en gare de Colmar.

A sa descente de wagon, M. Poincaré est reçu par le Général de Castelnau, le Commandant Poulet, Commissaire de la République, & M. Baer, Maire de Colmar, entouré de ses Adjoints.

Le cortège se forme & se rend place du Champ-de-Mars, où le Président de la République passe la revue des troupes.

Puis le Président & les personnages officiels prennent place dans la tribune d'honneur, & M. Georges Baer souhaite en ces termes la bienvenue à M. le Président de la République :

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

La cité de Colmar, que j'ai l'honneur & la joie de représenter aujourd'hui, est fière de saluer pour la première fois



STRASBOURG. - Les Alsaciennes écoutent un discours du Président de la République.



STRASBOURG. - Visages dans la foule.

dans ses murs le Président de la République & les Membres du Gouvernement.

Notre population a toujours été fidèle à la mère-patrie & à l'idéal républicain.

Elle a salué, à l'heure de la délivrance, la victoire des Armées françaises & alliées avec une joie débordante d'enthousiasme, & voilà que déjà la France nous donne une preuve de sa générosité en facilitant, par un geste bienveillant, la transition de l'ancien système monétaire en système monétaire français.

Nous en augurons bien pour l'avenir de notre chère Alsace, qui, réunie enfin à la France, voit s'ouvrir devant elle une ère de bonheur & de prospérité.

Permettez-moi, Monsieur le Président, de traduire tout ce qui vibre dans nos âmes par ce cri unanime de nos cœurs :

Vive la France! Vive la République!

Répondant au discours de bienvenue du Maire, M. Poincaré prononce l'allocution suivante :

Monsieur le Maire,
Messieurs,

Le soldat de votre compatriote Bartholdi a soulevé la dalle de son tombeau. Le voilà debout, le voilà victorieux; &, dans les rues charmantes du vieux Colmar, il est acclamé par les habitants libérés. Quelle allégresse, après tant de tortures, tant d'espérances & tant de déceptions!

Je me rappelle les premiers jours de la guerre, lorsque, des cols des Vosges, nos cavaliers ont poussé jusqu'à vous. Nos cœurs avaient aussitôt volé à votre rencontre. Nous revoyions tous en pensée la délicieuse variété de vos maisons, les eaux fraîches de la Lauch, les précieuses collections de votre

Musée, la statue de Rapp, tout ce que nous aimions à nous rappeler de nos visites à Colmar. Nous revoyions par-dessus tout la physionomie cordiale & franche de vos concitoyens, & nous nous représentions avec joie l'accueil empressé qu'ils allaient faire à nos troupes. Mais, devant les forces supérieures de l'ennemi, nos armées ont dû se replier & notre rêve s'est évanoui. Pendant quatre ans, nous avons lutté pour ressaisir la main que vous nous aviez tendue. Nous étions là-haut, tout près, sur les pentes des Vosges; nous apercevions, dans les brumes de la vallée, la silhouette de Colmar, & nous avions l'impression poignante d'être rivés, comme dans un cauchemar, à un rocher inébranlable. Le sang coulait dans la jolie vallée de Munster, les obus fauchaient les sapins & les hommes, le front restait immobile. Mais cette longue attente ne nous a pas découragés. Nos Alliés & nous, nous avons accru nos forces & augmenté nos armements, avec la volonté bien arrêtée de ne cesser la guerre que le jour où Colmar & l'Alsace nous seraient rendus. Comment aurions-nous pu renoncer à vous? Comment aurions-nous pu vous abandonner? Nous connaissions l'ardeur de vos sentiments français. Nous savions que, de toutes les villes d'Alsace, Colmar était la première qui s'était donnée à la France & qu'elle lui était restée fidèle dans la mauvaise comme dans la bonne fortune. Nous nous répétions la belle protestation que, le 7 mai 1897, votre député Jacques Preiss avait portée au Reichstag; nous avions appris qu'il avait payé de sa mort son dévouement à la mère-patrie, & que sa fille, que je viens d'avoir l'honneur d'embrasser ici & que je félicite respectueusement au nom de la France, avait bravement annoncé aux officiers ennemis la revanche de la justice : nous entendions Blumenthal & Wetterlé nous dire de quelles souffrances morales & de quels espoirs obstinés votre vie était faite. Notre devoir était tout tracé : vaincre avec vous, ou mourir



STRASBOURG. - Quelques arbres.

avec vous. Si vous n'étiez pas redevenus Français, la France ne serait pas redevenue elle-même.

Elle aurait été condamnée à une décadence inévitable & ne se serait jamais relevée de son abaissement. Notre choix a été vite fait. Nous nous sommes juré de rentrer à Colmar. Nous y sommes rentrés. Nous n'en partirons plus.

Après la cérémonie, le Président de la République, accompagné du Président du Conseil, a remis, sur le perron de la Préfecture & en présence des troupes rangées dans la cour, la croix de guerre à Mlle Preiß; & comme celle-ci disait : «Je ne suis pas digne de cette récompense», M. Poincaré lui a répondu : «Vous en êtes digne par vous-même & par la mémoire de votre père.»

De Colmar, le Président de la République & sa suite se rendent à Mulhouse, où ils sont reçus à la Bourse par les Autorités municipales.

M. Wolff, Adjoint au Maire de Mulhouse, faisant fonctions de Maire, s'exprime en ces termes :

C'est avec une indicible joie & une émotion patriotique que la vieille cité républicaine de Mulhouse, représentée ici par sa Municipalité & ses principaux corps constitués, vous salue aujourd'hui dans ses murs.

A votre nom, Monsieur le Président, restera indissolublement uni dans les fastes de notre reconnaissance celui de M. Clemenceau, des maréchaux, généraux, officiers, soldats de France & des Armées alliées & des membres de vos deux Chambres, qui, depuis plus de quatre ans, ont travaillé avec une inlassable fermeté à la préparation de cette incomparable victoire.

Quand, il y a cent vingt ans, la petite République de Mulhouse a demandé à faire partie de la grande République Française, elle a été reçue à bras ouverts par la France.

Cette union, librement consentie de part & d'autre, a été conclue à tout jamais. La France, qui jusque-là avait respecté

nos droits & notre indépendance, nous a reçus comme une mère & traités comme son enfant. Sous sa protection & avec son aide, notre ville a prospéré.

Mulhouse était une ville florissante quand vint l'année terrible, l'année de deuil. Avec nos frères d'Alsace & de Lorraine nous avons été violemment arrachés à la Patrie, en dépit de tout droit & malgré nos protestations. Nous avons subi le joug de l'oppresseur pendant quarante-sept ans, mais dans nos cœurs nous n'avons jamais failli à l'engagement pris en 1798 d'être & de rester Français. La France aussi s'est toujours souvenue de ses devoirs envers nous.

La fidélité au passé & la confiance dans l'avenir nous ont donné l'énergie de traverser un présent douloureux en conservant nos traditions & en maintenant nos forces.

Vous nous avez délivrés au prix de sacrifices indicibles. Après un demi-siècle de luttes & d'épreuves, notre laborieuse cité recouvre enfin sa liberté & aspire avec une nouvelle ardeur à reprendre sa place parmi les villes de France. Elle témoignera la reconnaissance de sa délivrance en travaillant avec sa vigueur éprouvée à la prospérité & à l'honneur de la grande patrie.

Merci de tout cœur à vous, Monsieur le Président & Messieurs qui personnifiez aujourd'hui au milieu de nous cette chère patrie chérie. Merci à vous, les champions de la justice & de la liberté. Merci à la généreuse France, à ses nobles Alliés & à tous leurs héroïques soldats. Honneur & gloire à ceux qui ont versé leur sang dans le bon combat pour une cause aussi juste que grande.

Émue par les récits des malheurs que la France a subis dans ses contrées dévastées par la guerre, notre population & celle des environs immédiats, malgré les dures épreuves par lesquelles elle a passé elle-même, a voulu, dans un acte de générosité spontanée, venir en aide à ses frères français &, par une



STRASBOURG. - Les troupes défilent devant le Président de la République.

souscription populaire, a pu réunir la somme de 700,000 francs que je suis chargé de vous remettre en vous priant de vouloir bien destiner cette somme à la reconstruction d'une localité détruite de la Meuse.

En souvenir de cette journée mémorable qui consacre notre retour dans le sein de la Patrie française, nous offrons à M. le Président de la République & à M. le Président du Conseil des Ministres une médaille en or rappelant la réunion volontaire de Mulhouse à la France en 1798, médaille dont nous ne pouvons aujourd'hui offrir que le fac-similé en bronze.

Et vous, chers Concitoyens, unissez-vous à moi pour exprimer tout ce qu'en ce moment nos cœurs ressentent dans ce cri si longtemps défendu :

Vive la France! Vive le Président!

Le Président répond dans les termes suivants :

MONSIEUR LE MAIRE,
MESSIEURS,

Comment vous remercier de votre générosité & de la pensée délicate que vous avez eue de consacrer à une commune de mon pays natal le montant de votre magnifique souscription?

Comment vous remercier aussi du chaleureux accueil que vous faites au Président & au Gouvernement de la République, à M. Clemenceau qui a si activement travaillé à la victoire, à MM. les Membres de la Représentation nationale à la tête desquels je suis heureux de voir ici le doyen de la Chambre des Députés, un enfant de Mulhouse, notre ami Siegfried? Les mots me manquent. Je veux cependant vous dire notre joie de nous retrouver enfin au milieu de vous & de célébrer avec vous la victoire française.

Deux fois, au début de la guerre, Mulhouse a pu se croire délivrée ; deux fois elle est retombée aux mains de ses geôliers. Son supplice, accru par ces déceptions successives, s'est encore aggravé du long temps qu'elle a passé ensuite à deux pas de la ligne de feu. Elle a vécu au bruit du canon &, de la plaine magnifique où elle est assise, elle a vu les combats gigantesques que les armées du Droit ont livrés pendant quatre ans à l'orgueil germanique, avant de réussir à le terrasser. Que de fois n'avez-vous pas espéré voir reparaître nos soldats, & que de fois n'avez-vous pas été déçus ! Mais les voici revenus, &, après toutes les anxiétés passées, vous pouvez en toute sécurité fêter enfin vos libérateurs.

Comme vous le rappeliez, Monsieur le Maire, il y a cent vingt ans que Mulhouse, jusqu'alors attachée à la Fédération suisse, a demandé, par une délibération spontanée & par un vote presque unanime, son incorporation à la France & qu'elle a fait enrouler son drapeau rouge & blanc dans un étui tricolore qui portait cette inscription confiante : « La République de Mulhouse repose au sein de la République Française. »

Républicaine & française, votre grande cité n'a jamais varié dans ses sentiments. Aussi fière que laborieuse, elle a conservé sous la domination germanique son humeur indépendante & ses belles traditions de travail, de bienfaisance & d'humanité. Le souvenir tutélaire des grands manufacturiers qui, au milieu du XVIIIe siècle, ont donné le premier branle à sa fortune prodigieuse, n'a pas cessé d'éclairer son âme forte & hardie. Vos industriels ont été des premiers à fonder des écoles techniques, des musées, des œuvres d'assistance, d'hygiène & de prévoyance. Vos ouvriers ont donné l'exemple de la conscience professionnelle & du dévouement à la prospérité commune. L'esprit de liberté, étroitement uni chez vous à l'idée de justice sociale, a fécondé toutes vos entreprises. Vous apportez à la



STRASBOURG. – Les troupes défilent au milieu de la foule.

patrie un riche patrimoine moral & matériel. Elle s'efforcera de le développer encore avec vous & de répondre par une sollicitude de tous les instants & par une collaboration fraternelle à votre émouvante fidélité.

Et maintenant, Messieurs, puisqu'il le faut, puisque les plus belles choses, hélas! ne vivent qu'un matin, nous allons nous réveiller du rêve enchanteur que nous avons vécu parmi vous, nous allons quitter l'Alsace. Mais, du moins, en la quittant aujourd'hui, nous savons que nous y pourrons librement revenir. Et nous reviendrons en effet, mes amis, & nous reviendrons bientôt, & nous reviendrons souvent. Au revoir! au revoir! & vive l'Alsace française!

Le séjour en Alsace est terminé.

Le train présidentiel repart, encadré, jusqu'à l'ancienne frontière, par des feux de joie & des fusées tricolores qui lui font un long cortège d'adieux.

L'impression profonde ressentie par les témoins de ces magnifiques journées devait être résumée, quelques heures plus tard, par l'Ambassadeur des États-Unis, M. W. G. Sharp, dans l'éloquente déclaration qui suit :

La manifestation, a-t-il dit, offrait un spectacle inoubliable en sa fervente émotion. Si un doute quant aux sentiments de ce peuple envers la France, après un demi-siècle de séparation forcée, a jamais pu exister dans l'esprit de ceux qui viennent de visiter ces villes récemment libérées, l'enthousiasme spontané & presque frénétique des masses humaines qui remplissaient les rues & les places publiques a dissipé le dernier vestige de ce doute. Il serait difficile de décrire par de simples paroles l'étendue des sentiments éprouvés. Rien ne saurait mieux dépeindre les sentiments manifestés par ce peuple que la joie mutuelle ressentie par les membres d'une famille réunis après une longue séparation. Quand M. le Président Poincaré, dans

un de ses discours, a dit : «Le plébiscite est fait», il exprimait une vérité amplement démontrée dans chaque incident de ces manifestations historiques. Le Président & M. Clemenceau furent tous deux l'objet de grandes ovations.

Les dizaines de milliers de mouchoirs agités dans les rues bondées, aussi bien que de chaque fenêtre & du toit de chaque maison, semblaient autant de messagers ailés portant à la France leur amour & leur loyauté. D'autre part, il faudrait peser à sa juste valeur la signification de la présence d'une grande multitude d'enfants, pour lesquels leur participation à une fête aussi émouvante sera un incident ineffaçable. Le jour viendra où ces garçons & ces fillettes seront non seulement à la tête des affaires de leur pays, mais seront les pères & mères d'une autre génération, laquelle, à son tour, exercera une influence puissante en modelant la pensée publique.





STRASBOURG. - La foule dans les rues.

AU PARLEMENT



STRASBOURG. - La foule attendant l'arri



ée des présidents, place de la République.



AU PARLEMENT.

A la Chambre des Députés, M. Paul Deschanel, Président de cette Aßemblée, a rendu compte, le mercredi 11 décembre 1918, du voyage que la Représentation nationale, à la suite du Gouvernement, vient d'accomplir en Lorraine & en Alsace :

MES CHERS COLLÈGUES,

Les Représentants de la France qui reviennent de Metz, de Strasbourg, de Colmar & de Mulhouse y ont vécu les plus grandes heures que les hommes aient jamais vécues. Événement unique dans l'Histoire. Il ne s'agit pas seulement ici, comme dans les solennités de la Grèce antique, comme dans les triomphes militaires de Rome ou dans les fêtes de notre Révolution, de célébrer la gloire d'une incomparable patrie ; il s'agit aujourd'hui d'autre chose encore : l'inébranlable fidélité de tout un peuple, chaque jour plus fervente à mesure que le conquérant paraissait plus sûr de sa proie, cette âme alsacienne & cette âme lorraine, d'une sensibilité si fine, si délicate & si profonde, plus meurtrie chaque jour par un joug dont le temps aggravait le poids ; puis, tout à coup, nos héros brisant le sépulcre, la lumière soudaine après la longue nuit désespérée, une explosion de reconnaissance éperdue, un transport sublime de piété filiale, une sorte d'ivresse sacrée de liberté & d'amour.

Dites, mes Collègues, ce qui vous a le plus ému : Fabert, Kléber, Desaix, Kellermann, Rapp, voyant défiler sous leurs yeux leurs illustres émules, ce soldat français qui, après quatre ans & demi de guerre, jamais ne fut plus beau, & les derniers venus dans la famille, mais non les moins chers, ces troupes d'Afrique, ces Marocains irrésistibles, qui portent, eux aussi, en leurs yeux la victoire, fiers de combattre pour cette France dont l'âme généreuse & humaine allume partout la flamme des suprêmes sacrifices; ces mausolées de 1870, que de pieuses mains de femmes ont entretenus pendant un demi-siècle, comme les autels de l'Espérance; cette communion de toutes les croyances, de toutes les confessions religieuses dans la liberté & dans le respect; les vétérans, les combattants de l'autre guerre, retrouvant leur jeunesse en retrouvant la France; les enfants qui, en dépit de l'interdiction de la langue française dans les écoles, la parlent comme nous & ont remué nos cœurs & nos consciences par ces chants patriotiques que nous avions désappris, tant nous craignions de troubler la paix, & qu'ils vont rapprendre à nos fils; ces gracieuses théories de jeunes filles, aux costumes pittoresques & exquis, encore embellies par l'allégresse de la délivrance; ces mères en deuil dont parfois un fils a péri dans l'armée française & un autre dans l'armée allemande, & que nous avons vues à genoux devant la France qui passait; à Mulhouse, parmi les émouvants souvenirs des Kestner & des Scheurer, notre cher doyen, Jules Siegfried, porté dans les bras de ses concitoyens, lui dont la vie droite & pure & le deuil glorieux ont bien mérité cette récompense; à Colmar, enfin, la fille de Preiss qui, en 1897, au Reichstag, avait poussé son cri de révolte après Teutsch, Dupont des Loges, Winterer, Guerber, Simonis, Kablé, Antoine, pour ne parler que des morts; Preiss, martyrisé & tué par les Allemands, auxquels l'héroïque jeune fille, sur le cercueil de son père, cria : « Il sera vengé ! »



STRASBOURG. - Le Président de la République dépose une palme au pied de la statue de Kléber.

M. le Président de la République, M. le Maire de Strasbourg ont dit, aux acclamations enthousiastes des foules accourues de toute l'Alsace & de toute la Lorraine : « Le plébiscite, le voilà ! Le plébiscite est fait ! » Oui ! Nous n'aurions rien à redouter, certes, d'une consultation populaire ; mais nous la repoussons comme une reconnaissance indirecte du traité de Francfort issu du faux criminel de Bismarck.

Ces jours divins, s'ils sont l'épanouissement suprême du génie de la France, sont en même temps la condamnation & la banqueroute de tout un système politique & militaire. Les Ambassadeurs & les Ministres des Nations amies & alliées, que nous étions heureux de sentir auprès de nous en ces heures de joie comme nous les avions sentis près de nous aux heures d'angoisse, ont constaté la tendresse toujours plus passionnée des Alsaciens & des Lorrains pour la France & l'horreur toujours plus vive que leur inspirait la domination étrangère.

Depuis quarante-sept ans, comme en ces derniers jours où tant de grâce & de goût s'unirent à tant de grandeur, où tout fut beauté, mesure & harmonie, les Alsaciens & les Lorrains nous ont donné les plus forts, les plus hauts, les plus salutaires exemples. Nous ne cesserons pas de les écouter. Que leur constance soit bénie ! Nous sommes à eux comme ils sont à nous, tout entiers, à jamais ! Et pour cela, nous sommes résolus à faire tout ce qu'il faudra !

M. Georges Clemenceau, Président du Conseil, a prononcé à son tour le discours suivant :

MESSIEURS,

Sous l'étreinte des émotions que vient de dire éloquemment M. le Président de la Chambre, je demeure sans voix.

Le silence seul aurait pu convenir en une telle rencontre,

si M. le Président de la Chambre, que j'en remercie, n'avait senti avec grande raison qu'il devait parler à la France.

La Représentation nationale était là. Le Gouvernement, dès le premier jour, avait compris que la place des Représentants du peuple était marquée dans la plus auguste cérémonie des annales françaises.

Ce qui s'est accompli en ces jours dépasse tout ce que l'Histoire, en ses plus formidables aventures, a jamais pu enregistrer de grandeur.

Pour moi, une vie qu'à certaines heures j'ai misérablement trouvée longue m'a permis de parcourir la longue & dure étape du crime qui fut consommé à Bordeaux jusqu'à la réparation de Metz, de Strasbourg, de Colmar, de Mulhouse.

Une jeune fille de Strasbourg, à qui je parlais de sa joie, me répondait : « Nous pouvons rire, Monsieur, nous avons bien pleuré. »

Il faudra dire un jour cette effroyable histoire d'héroïques sacrifices qui durèrent cinquante années. Il faudra qu'on entre au foyer de l'Alsacien, quand la langue française était proscrite, pour voir comment la religion du souvenir, la religion de la patrie française furent entretenues dans le sanctuaire de la famille.

Que de misères, que de persécutions, que d'attentats contre l'humanité! Il fallait voir le fils partir sous un uniforme odieux pour aller combattre les frères de France!

Ce fut la pire torture pour ces malheureux, après tant de misères, & moi, passant parmi eux dans les rues de Strasbourg, de Mulhouse, de Colmar, de Metz, sous les fleurs qui jaillissaient des fenêtres, je me disais : Je ne savais pas qu'ils fussent si grands! Je les croyais des héros, je savais qu'ils n'avaient pas cessé d'aimer la France; mais qu'un jour, après quarante-huit ans de martyre, à l'heure où les gazettes allemandes leur



STRASBOURG. - Devant l'Université.

annonçaient chaque jour que la France était perdue, que l'Alsace allait être irrévocablement écrasée, tout d'un coup avoir vu surgir la victoire inespérée & s'être trouvés, du premier bond, à la hauteur du plus grand triomphe du droit, de la justice entre les peuples, de cette liberté française si longtemps appelée, si longue à venir!...

Les reliquaires où se conservaient pieusement les derniers débris des choses de France, soudainement livrèrent leurs trésors, & la France reparut plus aimée, & l'Alsace plus belle encore. C'est tout un peuple qui ressuscitait dans un miracle d'apothéose, & ces enfants, à qui le français était interdit, soudain parlèrent français; & ceux qui ne savaient pas parler français savent chanter la *Marseillaise* pour acclamer la patrie retrouvée!

Et les vieux & les vieilles, qui n'avaient plus qu'un souffle, je les voyais lever leurs mains tremblantes, crier : « La France! la France! la France!... » Et le reste s'étranglait dans un sanglot.

Voilà ce que nous avons vu. C'est la plus belle récompense qu'aient méritée les grands sacrifices de nos familles qui ne concevaient pas plus la France sans l'Alsace-Lorraine que l'Alsace-Lorraine n'acceptait d'être arrachée du sol français.

Oui, je me suis demandé, voyant tout ce peuple sublime, tant français par les plus hautes vertus de notre sang, si nous l'avions assez aimé pendant son demi-siècle de tortures & si nous l'avions vraiment pressenti aussi grand qu'il s'est montré. Alors comment se fait-il que nous ayons pu, pendant plus de quarante ans, attendre sans éclater de rage ce jour de guerre? C'est que nous ne l'avons pas cherché, vous en êtes témoins; nous n'avons pas voulu la guerre qui nous fut imposée par l'abominable tortionnaire assez insensé pour croire que la barbarie allemande pourrait s'exercer inpunément sur tout le

monde civilisé. Oui, la guerre nous fut imposée, mais le jour était venu où les consciences nationales commençaient à s'éveiller. Les peuples de conscience, les peuples de cœur, menacés dans leur dignité, dans leur existence, les peuples d'âme humaine se sont levés contre la brutalité sauvage des Barbares & ont fait cause commune avec la France, avec l'Alsace-Lorraine. Et puis, après quatre cruelles années, la victoire est venue &, après avoir célébré l'Alsace & la Lorraine comme on doit le faire, comme on ne le fera jamais assez, n'est-il pas temps, mes chers Collègues, de nous retourner vers nous-mêmes, de nous juger, de nous objectiver, de juger ce que nous avons fait, de nous critiquer pour nous faire encore meilleurs, plus dignes encore de ceux qui nous aiment & à qui toute notre affection fut donnée? Cela, nous le devons à l'Alsace, nous le devons à la France.

La République, issue de la défaite, a organisé, voulu, réalisé la victoire, la victoire de tout ce qui est grand contre tout ce qui disparaîtra d'un passé de brutalité primitive.

Cette merveilleuse page d'Histoire, nous avons mérité de l'écrire, comme l'Alsace elle-même, & il ne faut pas qu'un jour elle soit déchirée par quelques monstrueux revers comme il arrive à la honteuse victoire allemande d'il y a cinquante ans, abolie maintenant par nos grands soldats. Il faut que notre victoire de ce jour demeure. Il faut que cette victoire soit de l'Histoire acquise, qui développe ses conséquences pour les générations qui viendront non seulement de la France elle-même, mais de toute l'humanité.

Pour cela, c'est à nous de nous comprendre nous-mêmes & nous juger moins sur nos paroles que sur nos œuvres, & le spectacle de l'Alsace-Lorraine en ce jour nous y aide merveilleusement.

La plus haute leçon se dégage de ces prodigieuses journées :



L'ASSEMBLÉE NATIONALE d'Alsace-Lorraine

a adopté à l'unanimité dans sa séance du 5 décembre 1918 la déclaration suivante:

Les députés d'Alsace et de Lorraine, issus du suffrage universel et constitués en Assemblée Nationale, saluent avec joie le retour de l'Alsace et de la Lorraine à la France, après une longue et cruelle séparation. Nos provinces sont fières de devoir à la Mère-Patrie retrouvée, avec la sauvegarde de leurs traditions, de leurs croyances et de leurs intérêts économiques qui lui a été solennellement garantie par les Chefs de l'armée victorieuse, une nouvelle ère de liberté, de prospérité et de bonheur.

L'Assemblée Nationale, préoccupée de ne laisser subsister ni en France, ni chez les nations alliées, ni chez les neutres, ni chez l'ennemi, le moindre doute sur les sentiments véritables des Alsaciens et des Lorrains constate

que l'agitation neutraliste était l'œuvre d'une infime minorité ou d'agents allemands

et déclare solennellement que,

fidèle interprète de la volonté constante et irréductible de la population de l'Alsace et de la Lorraine, exprimée déjà en 1871 par ses représentants à l'Assemblée de Bordeaux, elle considère à jamais comme inviolable et imprescriptible le droit des Alsaciens et des Lorrains de rester membres de la famille française. L'Assemblée Nationale estime comme un devoir avant de s'ajourner, de proclamer à son tour:

La rentrée de l'Alsace et de la Lorraine dans le droit, leur rattachement à la France indiscutable et définitif.

STRASBOURG. - Affiche de la Déclaration de l'Assemblée Nationale d'Alsace-Lorraine.

une leçon d'union, d'union si facile à réaliser dès qu'on se montre résolu à sérier les problèmes, à subordonner ce qui est secondaire à tout ce qui se doit mettre au premier rang.

J'ai vu, dans un petit village, au milieu d'un groupe de vieillards & d'enfants, une vieille bonne sœur, baissant les yeux sous sa coiffe, qui chantait la *Marseillaise* comme elle l'aurait fait d'un hymne, comme elle aurait dit une prière : admirable ferveur d'union!

Une leçon de sagesse, de prudence, — dirai-je le mot, — une leçon de modération, pour coordonner l'action politique & la conduire au but principal sans se laisser détourner par les incidents de valeur accessoire.

Une leçon de maîtrise de soi, une leçon de discipline, de cette discipline que les hommes d'action doivent être capables de s'imposer à eux-mêmes, car il n'y a que celle-là qui soit efficace & féconde pour les résultats coordonnés d'une grande action nationale.

Enfin une leçon d'énergie, une leçon de volonté qui rende les hommes capables de sacrifier les plus grands biens de la vie, les plus grands biens de l'espérance, encore plus belle que la vie, pour réaliser quelque chose de cet idéal par lequel s'ennoblit la conscience de l'homme, la conscience du civil aussi bien que du soldat lui-même pour des réalisations de grandeur. Messieurs, voilà la leçon qui m'a paru se dégager de ces grands jours. Nous sommes & nous demeurerons un grand peuple. Les Alsaciens ont trouvé leurs vertus dans la noblesse de leur sang, si près du nôtre, dans les plus belles traditions d'une commune histoire née d'un complet accord de consciences désintéressées.

Messieurs, il n'y a pas de nos Alsaciens qu'en Alsace : il y a ceux des Flandres, ceux de Normandie, ceux de Bretagne, ceux de Vendée, ceux de Bourgogne, ceux de Gascogne, des

Pyrénées, d'Auvergne, de la Provence. Tous différents, tous les mêmes, ils sont, sur tout le territoire, toute la France enfin reconstituée.

L'Alsace-Lorraine s'est montrée digne de la plus haute France. Avec elle nous serons dignes de nous-mêmes.

L'union de toutes ces âmes dans la grande aspiration commune qui les porte à réaliser la plus haute vie de noblesse nationale va permettre à notre cher grand pays de poursuivre glorieusement ses magnifiques destinées.

La Chambre a voté par acclamations l'affichage des discours de M. le Président de la Chambre & de M. le Président du Conseil.

Quelques jours plus tard, le 17 décembre, au Sénat, le Président, M. Antonin Dubost, prononçait le discours suivant :

MES CHERS COLLÈGUES,

Ceux d'entre nous qui ont eu le privilège insigne d'assister aux cérémonies grandioses de la reprise de l'Alsace-Lorraine vous doivent non pas un récit, pour lequel tout langage serait extraordinairement insuffisant, mais leur témoignage personnel que les grandes idées de droit, de justice, de volonté des peuples, qui seules ont justifié notre entrée dans la guerre & soutenu notre conscience dans les vicissitudes de cette guerre, que ces idées & ces forces nous les avons trouvées toutes vivantes & puissantes sur la terre sacrée qui en était le sanglant débat. Pour tous, & pour ceux surtout qui ne s'attendaient plus qu'à une sentimentalité de souvenirs s'épuisant avec les générations, cet élan formidable & impétueux de tout un peuple a été une éblouissante révélation.

Oui, la patrie s'était sourdement transmise avec le sang,



COLMAR. - Place du Champ de Mars, les Alsaciennes attendent le passage du Président de la République.

&, pour nos yeux extasiés, les jeunes filles, les futures mères de l'Alsace éternelle, défilant du même pas que les soldats de la vieille France, c'était un symbole en même temps qu'une beauté. Oui, les monuments nouveaux nous ont dit la puissance impériale, la ténacité organisatrice du vainqueur, mais la foule & la rue nous ont montré quelque chose de supérieur & qui ne se conquiert ni ne s'achète, ni ne s'organise!

Et maintenant, Français, montrons-nous dignes d'une pareille fidélité. Pour l'avoir gardée à travers tant d'épreuves, l'Alsace-Lorraine est aujourd'hui notre créancière plus que notre débitrice. Nous lui devons au moins deux choses : une bonne administration & la sécurité. Que les rapts & les reprises séculaires soient enfin terminés pour elle, & que la patrie à laquelle elle se donne encore une fois soit enfin assez forte pour la protéger. Nous sommes à l'instant décisif d'où dépend cette sécurité pour des siècles. Plénipotentiaires de la paix, n'oubliez pas le martyre de l'Alsace-Lorraine.

M. Pichon, Ministre des Affaires étrangères, a pris la parole après le Président du Sénat :

M. le Président du Conseil, empêché d'assister à la séance du Sénat, m'a demandé de l'associer ainsi que le Gouvernement tout entier aux émouvantes paroles que M. le Président vient de prononcer.

On ne pouvait mieux exprimer que ne l'a fait M. le Président les sentiments qu'éveillent dans nos cœurs les événements mémorables qui s'accomplissent & dans lesquels le Parlement peut revendiquer une part considérable, sentiments d'admiration & de reconnaissance profonde pour l'immuable fidélité que nos provinces ont gardée à la France à travers toutes les épreuves & toutes les misères, sentiments de bon-

heur & de fierté patriotique pour la victoire qui a rendu l'Alsace, & la Lorraine à leur patrie bien-aimée.

Revenues au pays de leur choix, l'Alsace & la Lorraine trouveront auprès de lui, avec la sécurité, avec la liberté que leur assurait l'ancienne Monarchie, & que leur garantira la République, la fraternelle sollicitude dont elles ont été privées pendant un demi-siècle & dont la France, qui chez elle ne connaît pas de protestataires, entoure indistinctement tous ses enfants.

Le Sénat ordonne l'affichage des discours de M. le Président du Sénat & de M. le Ministre des Affaires étrangères.



